

Galets.

(Onze répétitions tuilées de l'aurore.)

Fiction.

Galets.

1.

Dis le qu'il y a la paralysie d'abord et une terre craquelée de sécheresse.

Tu ne sais pas écrire, ni penser, ni aimer, ni imaginer.

Tu ne sais que prier ou qu'attendre ou que savourer un perpétuel présent nu, muet,

« esthétique »...

Et alors que la lumière du soleil pointe à l'horizon et que le vent tourbillonne dans la maison rien ne se lève en toi, pas une phrase, pas de mission, pas de désir, bien que tu te sois levé à l'heure qui convienne et couché de même et bien qu'ayant passé la nuit avec des fantômes, le vent faisant tourbillonner les ombres des feuilles des arbres dans la chambre en un embrasement bleu et froid, et claquer tes portes, tes portes intérieures mal fermées et aux jointures imparfaites..., cette obscure chambre ancienne peut être, gravée en toi, terrifiante, puis évanouie derrière des voiles... sans réponse.

Dis le, ce que tu as à dire, sans répéter, je t'en prie, une parole ancienne mémorisée par cœur, le ton et la verve d'une philosophie prête à porter pour se donner de l'air et de la cape dans le jour...

Laisse pénétrer en toi l'indéchiffrable et mouvante lecture, les signes et les appels offerts par le jour ; autour de toi, l'incendie lent, végétal, de tout ce qui ce qui passe, sans chercher une issue à ton amour, illisible lui aussi et déjà calciné à moitié sur le rivage. Ne cherches pas de réponse dans les visages méprisants, indifférents ou bienveillants, que tu croises, ne t'attache pas trop, tu perdrais tout, mais cherche ta valeur dans une parole communicable, sculptée, musicale, théâtre et miroir de la beauté partageable, dans le sol, et souris à l'autre, avant de disparaître, avec ton histoire et celle des tiens rendue si précieuse d'être éphémère maillon d'une chaîne sans bord déchainée (défaite) et incontrôlable.

Et si le cri du coq et le vent sur la terrasse ne te suffisent pas, attend la vague assourdissante des grillons, et la femme, à distance, seule image du plaisir et de la complétude, et écoute, comme à l'intérieur d'un ventre ouvert, ce que tu ne pourras saisir.

2.

Me voilà donc à moitié calciné ou en cours de calcination dans le jardin au matin. L'olivier m'avait mis en garde, le vieil et vivace et nouveau olivier avec son silence d'écorce plein de sous entendus bruissant quasi imperceptibles, avec ses élongations et ses prolongements dans chacune de ses branches, à la fois mortes et vivantes semblent-elles, tordues vers le ciel, et son réseau inimaginable de racines, sa vie secrète et atemporelle.

Sorti un instant des contingences distrayantes de la réalité sociale comme un manuel de fuites, ne reste que la sève et les larmes au bord, du vent, des pierres et des plantes, un masque de douleurs larvées et la difficulté d'écrire ce que je devrais écrire. Entre déception de la mémoire et déception du présent, la désolation où faire feu de tout bois. Mais comment alimenter le feu ? et de quel bois se chauffer ? Car je refuse en un sens de me chauffer encore au bois de la mémoire psychologique et des complexes ; j'aimerais un bois neuf et vert fait d'images d'une réalité tangible et valable pour tout le monde, j'aimerais une parole pleine de son mystère et de son illumination, une *île* qui aurait surgit soudainement dans l'océan.

La peau me gratte ; encore ces satanés moustiques qui se sont régalez du festin de mon corps pendant une bonne partie de la nuit. Mon alliance d'argent serre mon doigt et j'ai perdu hier la bague de bénédiction de la montagne sainte au fond des eaux du port en voulant déplacer l'ancre de mon bateau.

Flute, je ne suis pas aussi rapide à me déplacer que ce moustique qui échappe au fouet de ma main. Au moins mon sang sert-il à quelque chose...

A quoi ? Je l'ai dit, je brûle.

3.

Le moustique, lui, continue à faire fortune de mon corps et de mon sang et à me tourner autour comme une névrose obsessionnelle paranoïaque, et lorsque je me lève dans la chambre avec la ferme décision de le tuer, c'est comme s'il savait alors qu'il était temps pour lui de disparaître, qu'il sentait le danger et attendait le moment où mon corps ne soit plus en alerte, une meilleure posture, une respiration plus douce, pour revenir me piquer. Pour l'instant, il fait le mort, *il sait*, et, phénomène étrange, le vent dans le jardin fait bouger l'ombre des feuilles dans la chambre sans faire pourtant bouger les feuilles de l'arbre devant moi. J'entends le vent cependant qui siffle, balaie, j'entends le vent dans ma tête sans souvenir.

La lumière naît, bande bleue, blanche, rouge, une étoile intense brille bas sur l'horizon au dessus d'un cyprès et du dôme de l'église, éclairée par le soleil... Vénus ? Mars ?... Je soupçonne le moustique de s'être réfugié sur sa proie (votre serviteur), dans ma chevelure ou quelque part comme ça caché si proche qu'on n'y regarde pas, comme la lettre volée de Poe, doué d'un talent, et d'un sens, c'est sur, que je n'ai pas.

4.

Et c'est la saturation de tout ce qui reste à dire de caché, de tout ce qui se dérobe encore et toujours alentour, malgré les efforts nombreux et répétés de tout dire, qui m'est sensible et épidermique à présent. Les poils de mes bras se dressent en un frisson métaphysique tels des antennes et mon regard peine à faire le point. La stridulation des grillons s'intensifie comme pour me rappeler que la buche que je scie maintenant et sur laquelle je suis assis est sans bords et sans circonférence, faites d'un vide matériel pareil à un autre. J'observe, je note, dans le langage, les choses, mais ne peut me défaire du sentiment d'être un spectateur extérieur, face à un écran de cinéma qui ne saurait jamais le fin mot de l'histoire ni comment tout cela de l'intérieur se fabrique. Seul demeure le plaisir du tricotage de la langue où les valeurs, les « gros mots » comme les « petits », paraissent quasi interchangeables, alors que le paysage, lui, réapparaît constamment, mouvant d'une motion lente inconnue, muet, sonore, et de plus en plus accablé par le soleil.

5.

J'ai intitulé ces écrits « Galets, fiction » car ces cailloux sont pour moi l'objet sans fin d'un enchantement tout à la fois métaphysique et enfantin, une métaphore de la parole disséminée sur le rivage de la mer insondable, par le ressac, mais aussi car, en dépit des petits « accidents » constants de la vie quotidienne, des impressions que la beauté de la nature nous propose, des signes indéchiffrables proposés sur le chemin, ce qui demeure, demeure pour moi comme bien à l'état de parole, signe et image, « *rythmes d'auprès* » le mouvement imperceptible des choses dans le regard qui se parle, participe à l'espèce résistante, à sa multitude semblable et, en soi, hétérogène, et à sa dissolution progressive, fœtale, maritime, particulière, où chaque être fraye (fraie) son chemin en s'inventant décalque décalé du réel, fiction, « mythe », fantôme vertébré si l'on veut, pseudopode ou algue filandreuse au milieu d'aquatiques anciens miroirs.

6.

Il y a aussi l'effroi des inventeurs qui révélèrent quelque chose plus qu'ils ne l'inventèrent, fascinés par l'objet soudain efficient qu'ils découvrent dans un jeu de miroirs et d'échos. La fiction du voyage par exemple, la plateforme pétrolière flottant, et dérivant parfois, souvent, sur les eaux, l'idée que rien n'existe à ce degré de réalité comme l'imaginaire (et à l'intérieur de cette zone que le décisif choix délibéré d'un « départ »...) et que la réalité n'est en fait que pour les froussards repentis (et précisément non enhardis). La peur de « l'objet » est là encore certes lorsque j'entrouvre la porte de cette « fiction », celle d'une utopie coupable nécessaire qui serait supérieure à un « topos » se déroband lui aussi et renvoyant à d'autres miroirs et images bien qu'elle porte en elle la peur d'y perdre son centre. Heureusement, je l'apprend seulement aujourd'hui, mes démons ne sont pas doués d'une existence autonome, ils dépendent de moi, de ma faiblesse, de mes peurs, pour se reproduire, ils n'ont de réalité que ce que je leur en donne – le réel lui est bien là - ce n'est pas vrai que je sois « transparent » - et ils sont pareils à d'illusoires sirènes... que je peux écouter sans risque.

Ulysse a fait un long voyage...

Moi aussi.

Et la vérité est que même si son plan est circulaire, il est sans retour ; métamorphose.

Et c'est la joie qui le mène.

7.

Démarrons donc dans la chambre qui est tout à la fois caveau et fenêtre, présence et absence, habitat et vent, où chaque jour la même interrogation naît. Ça avance... ça stagne... ça... Disons que l'interrogation porte sur le voyage ; l'immobile, l'imperceptible, mouvement. Imagine. Imagine un barrage qui retiendrait des eaux dormantes, interdites à la logique. Je suis cette retenue et sans doute une part infime de cette eau sombre qui compose l'atmosphère. Et j'ai passé des semaines à attendre, à guetter, à écouter dans l'espace « *l'insonore or grave* », les plis du vent et de la terre, *des voiles*... claquant ma figure. Prédateur, et bien que le croyant souvent, je ne me possède pas. Je veux marquer le territoire, situer la terre de l'arbre, pisse alors sur tout, tourne en rond, mais mon urine est sans pouvoir ici, encre pas convenable, et personne ne vient assister au cirque.

Je pose, sur une table neuve rouge orange ; je n'ai rien d'un aéroplane et la terrasse en béton ciré rose ocre rien d'un aéroport. Sémantique. Pour mon départ, j'ai choisi l'amour et la solitude, la contradiction, la femme et moi, et me voilà déjà dépassé par ma descendance en germe dans l'espace, sans avoir atteint un mouillage, ni passé le premier mile. *Grammé*. Parlé. En même temps qu'ouvert et sensible à l'espace du vent. *Diérèse*. Agrégat. Plus plongeoir que pont. Pur *sens*.

8.

Commençons par ça, mon fils, ma fille : il faut se raconter sa propre histoire. Mais pour cela, il faut faire un effort, cette histoire n'est pas toute écrite, bien qu'il y est des clefs et des portes à ouvrir, et son prix est celui de l'existence. C'est ce que je commence à entrapercevoir dans ce petit village du Péloponnèse, encerclé par les montagnes et la mer Egée, forme de prison mentale potentielle à ciel ouvert, à l'écran physique, tellurique. Ici, l'esprit est entre deux choix, se réjouir de la beauté et de la douceur du lieu ou tourner en rond dans une mentalité de village à force d'y voir toujours les mêmes têtes, d'y sentir les jalousies et l'instinct de défense du territoire, le dégoût de l'étranger, les mêmes mines renfrognées, mauvaises, ou les salutations aimables. Ce qui est paradis de carte postale peut en effet vite s'avérer l'enfer, si vous restez enfermé, avec le désir, au fond, de fuir le temps véritable, dans des problèmes inventés par votre cervelle à dessein.

Enfer ou paradis ? Arès ou Halirrhotos ? Il faut choisir. La balance est dans tes mains, la lyre aussi de l'aède et de l'oubli propice.

Pris au quotidien d'une angoisse et d'une paranoïa légères, j'avais réussi à comprendre cela que la fonction de ces sentiments était de me détourner de mon objectif. Les biens matériels et le souci qu'ils pouvaient causer avaient aussi le même rôle, de divertissement, de détournement, d'auto-esclavage.

Qu'il est bon parfois d'être esclave d'un transport, d'un véhicule, par exemple, plutôt que de faire face à la oisive liberté de l'ouvert (d'une situation vide à la croisée des possibles).

Les lignes du réel et du fantasme se mêlaient, s'emmêlaient, se démêlaient, comme les portées flottantes d'une partition chargée de notes inaudibles. J'étais dans la maison. Le vent doux faisait encore son œuvre, reliait le ballet mental, le vécu, au paysage... J'étais incapable de faire un pas de plus, d'opérer ce saut qui me libérerait définitivement de moi-même.

Chaque matin, deux colombes brunes claires étaient perchées sur le fil d'une portée électrique (réelle cette fois), fines, délicates, antiques. Elles disparaissaient rapidement dans les airs vers je ne sais où et me laissaient avec mon voyage en friche, barcarolle, tanguant, doux, libre et sans histoire, mon obsession - d'itinéraire et de sondage constant de la situation - intacte.

9.

J'ai oublié les formules que j'avais en tête hier en discutant avec mon ami.

J'aurais dû les saisir au vol. Elles se sont évanouies, runes élémentaires, structures, justes formules un moment saisies pour dire l'être et ma pensée, le creuset où elle se ramifie, se développe, avec la nuit et l'ivresse. Nous avons une conversation sur le territoire et la religion (ici orthodoxe) et je lui faisais part du trouble (pour moi, l'athéiste ou l'agnostique selon les jours) que produisaient en moi pourtant les églises, leurs situations toujours parfaites, exceptionnelles comme celle-là par exemple suspendue en haut de la falaise, tissant et maillant tout le territoire. Ce « rituel » portait cette dimension musicale et poétique, offrait une structure, presque toujours identique mais éprouvée par l'expérience millénaire de la nature et de la vie, au poème du jour. Cette question était difficile, si l'on regardait par le petit bout ou le grand bout de la lorgnette, à petite et à grande échelle, de savoir dans quelles mesures les religions divisaient ou rassemblaient les hommes, en les soumettant à une transcendance ou en les appelant au dépassement d'eux mêmes pour aller à la rencontre de l'Autre. C'était presque insolvable comme un problème de chimie ; rassembler des cellules les divisaient, les séparaient d'autres, et ainsi de suite. Et cela était sans doute au fond nécessaire à la survie même d'un groupe d'hommes : ce sens du sacré, ces ritualisations, ces interdits, ces icônes, ces gris-gris mystiques, cette croyance en une transcendance qui contrôlerait d'une certaine façon les destinées humaines, lui donnerait son sens, sa direction, ses boussoles.

Dieu était mort avec le matérialisme (bien fait) mais tant qu'il y aurait du mystère au bout du tunnel ou sur l'horizon, il n'aurait aucun mal à ressusciter perpétuellement. Le monothéisme avait cette force qu'on ne pouvait *oublier* ; un arbre, une chatte enceinte, oui, mais pas l'aube tout entière. Un oiseau traversait l'ombre. La bande rouge blanche diaphane et bleue sombre apparaissait derrière la colline au dessus des toits noirs d'une maison et de l'église. Quelques lampadaires étaient encore allumés comme de misérables et pauvres étoiles. Les coqs chantaient à pleine gorge (cette fois ci, ils ne se trompaient pas - certains faisaient du zèle à toutes heures), j'entendais un chat jouer dans le jardin, près du petit muret, sur des feuilles, en dessous de ma fenêtre, et sur ma droite, dans l'ombre profonde du mur et en avant du cadre de la fenêtre tournée vers le ciel, un moustique faisait peut être son dernier vol de nuit, et je savais que la lumière qui venait était pour lui un effroyable et inéluctable compte à rebours où il perdrait son pouvoir de nuisance et la protection de l'occulte. Un autre s'excitait soudainement en faisant un petit son strident près de mon oreille. Un autre m'attaquait le coup. Ils s'étaient passés le mot semblait-il, la fin du repas approchait et de l'ombre protectrice. Dans quelques heures, ils ne seraient plus. Dans le ciel, il n'y avait plus que deux couleurs à présent, un jaune rougeâtre et un bleu blanchâtre tirant vers le noir à la verticale. Des chiens aboyaient, criaient... Etaient-ils une partie de moi-même ? Faisaient ils partis eux aussi du poème, de la partition, du voyage ? Sans doute. Le voisin arrosait son jardin et j'allais bientôt faire de même. Un corbeau ou un merle traversa droit l'azur dans la lumière jusqu'à la sentinelle phallique d'ombre d'un cyprès dressé entre la maison et l'église. Un autre petit oiseau passa en trombe en chutant d'au dessus de la fenêtre vers le jardin, sans doute à la poursuite d'un insecte. Un autre merle, ou un corbeau, je ne le distinguais pas, plus haut dans le ciel et d'un vol toujours droit au corps pointu caractéristique, traversa sans s'arrêter cette fois. Bientôt, il n'y aurait plus qu'une couleur... un jaune, un blanc ou un bleu ? ou tout cela mélangé confusément, un bleu, du vert et du jaune ?... çà y était, il n'y avait plus de mystère, les grillons s'étaient mis à striduler, un moteur au loin se faisait entendre et se rapprochait. Le vert des feuilles du figuier apparaissait à présent dans la lumière.

Paradis. Et les autres ver(t)s aussi, dans la perspective, oliviers, yuccas... Fenêtre. Clavier.
Doigts arachnides. Vision mentale où plus rien à dire. Vécu. Vivre sans comprendre.
Allez, on y va, on s'en va maintenant, on file le jour dans l'oubli, dans la présence.
Courage. Ça *continu(e)*.

10.

Terrassé sur le lit à l'aube, je ne sais pourquoi je me lève, pourquoi je dois me lever, si ce n'est pour faire diminuer durant la journée le sentiment de manque et de culpabilité, écrire pour se rappeler avoir été, trouver à la fin une forme de contentement. Odyssée d'un moustique. Ceux là continuent à opérer leurs dernières rondes, les feuilles du figuier s'attendrissent d'un vert profond dans la lumière naissante, les oliviers et autres sont en perspectives... les toits rouges, les lampadaires allumés épars sur la colline... le coq chantant le ciel clair... Rien n'a changé, *ça continu(e), jours même*. Chaque jour recelant d'autres jours, chaque saison recelant et contenant les autres saisons, chaque aube portant la mémoire de toute l'histoire et de toutes les aubes tout en étant toujours aube unique. Jours n'existant pas. Jours et nuits étant un même bal du grand soir qui n'en finit pas, un suspens continu.

Vu comme la terre tourne sur elle-même, puis autour du soleil, puis la lune à son tour autour d'elle, et ainsi de suite, il n'est pas très surprenant que je tourne ici en rond... Comment pourrait-il en être autrement ? Qui sont ils ces navigateurs, ces romanciers par exemple, qui s'en vont quelque part en suivant des lignes horizontales, franchissant les mers ? Je ne sais dire quant à moi que le suspens et l'attente et le guet merveilleux et incompréhensible ; la lumière qui entre par la fenêtre maintenant, l'éclat aveuglant du soleil encore partiel... plein maintenant sur le toit rouge à côté du cyprès (« kyparissi », en grec) qui se dresse dans l'or, fière ombre résistant à l'irradiation. Un corbeau picore dans le potager du voisin la terre à la recherche de quelques insectes, tranquillement. Tout est image, métaphore. Il n'y a pas un accident qui ne soit signifiant, qui ne participe au récit. Crissements, caquètements, cris, lointains échos... Cheval ou coq ? grillons ou serpent ? Figue ou pomme ?... Tout se tait un instant. Est-ce véritablement mon monde ? créé ou interprété ? la frontière est ténue... Et où est la frontière ?... Le soleil est dans le cyprès à présent gravé comme une lune tâchée de noir, le coq s'époumone à chanter une même note éraillée d'une façon grotesque. Tout est métaphore, message déposé sous la pierre, signes sur le chemin, *figure*.

Je m'étais éveillé du gouffre de la naissance et me tenais à présent devant la figure. Une fille au cheveux roux hantait mes nuits, un sein rond généreux pointant vers moi parfaitement dessiné, une bouche entrouverte sur le plaisir, et un chaos de particules insignifiantes émergeantes du sommeil, dans le véhicule obscur de la chambre, elle-même transport transporté et réceptacle du noir et de la lumière d'images en surimpressions fugitives, des jours comme des nuits.

11.

D'inaccessibles cages à oiseaux au bord du jardin. Où aller ? d'où sauter ? pour voir la lumière pointer dans le végétal rêve. Tu veux me frayer un chemin vers ces cages à oiseaux en bois peintes de différentes couleurs et tailles et admirer la vue derrière mais ton ami ne me facilite pas la tâche, il t'emboîte le pas même d'une façon étrange... Pousse-toi, toi. Laisse le passer... Maintenant..., c'est rouge diaphane, et d'un blanc intense éclatant. Les lignes de l'architecture en façades droites crèmes et arêtes droites horizontales et pans coupés en pente des toits de terre cuite apparaissent dans le contraste de la lumière et de l'ombre. Presque japonaises, parfaites... Ça irradie. Le cyprès se dressent au milieu de la fenêtre, tu n'as presque pas la force de bouger du lit. Te voilà cloué (tu allais dire « crucifié » mais c'est trop dramatique) par le soleil haut maintenant sur la mer, pétrifié, lumière au cœur de la lumière en rayons dans la rétine et l'orbe de ton œil, épuisé par le voyage. Tu retournes, tu vas, tu sors, tu entres... tu pénètres... tu accueilles... tu fuis... Où ? quand reviendras-tu ? Tu le sais... plus maintenant... Tu es métamorphose... irradiation... fenêtre aveuglée jaune... une cloche ordinaire sonne un coup, le coq chante... une feuille morte tombe... tu es barbouillé par le vin d'hier soir... caquètements... moteurs... lumière fixe... et sur le mur blanchi à la chaux à ta gauche se détache l'ombre du détour et du cadre de la fenêtre d'en face. Presqu'imperceptiblement l'astre se décale... se déplace vers la droite du cadre... cependant pour que tu le vois se déplacer d'ici, c'est qu'il va en fait incroyablement vite là-bas... Des chats jouent séparément d'un côté et de l'autre de la maison, avec des moustiques ou des feuilles ou en utilisant des objets qu'ils animent comme des enfants... Tu aimes les chats... Ils accompagnent ton voyage, ta ronde ; Sphinx, dieux étranges, miaulant et plissant leurs yeux verts dominateurs... Tu brûles... Tu tournes sans t'en apercevoir, dans ton lit, et cette bascule lente, cette petite torsion physique au milieu d'autres cycles intérieurs, te laissant tantôt la tête en haut ou en bas, dans la lumière ou la nuit, efface de ton esprit ce que tu as appris la veille. Lors, sans avancer tu avances, tu regardes encore, tu recommences.